

Signes particuliers relatifs à certaines espèces de champignons

par Guy FOURRÉ *

La délimitation des espèces a toujours été source de controverses en mycologie. Dans d'autres domaines des sciences naturelles, on peut définir des critères objectifs basés sur la génétique : en règle générale deux individus sont de la même espèce s'ils peuvent se reproduire en donnant des sujets fertiles. Mais avec les champignons il est la plupart du temps impossible de le vérifier faute de pouvoir les cultiver. Il en résulte, selon les auteurs, deux attitudes extrêmes : certains continuent à créer une quantité de nouvelles "espèces" (notamment dans les cortinaires et les russules) sur des caractéristiques parfois bien ténues. D'autres au contraire ont tendance à tout rassembler, en considérant les divergences comme des aspects accidentels et sans signification.

Ces deux excès opposés ont chacun leurs inconvénients. Dans le premier cas on risque de décourager le mycologue débutant, qui n'a pas toujours les moyens de s'offrir tous les nouveaux ouvrages – parfois très coûteux – décrivant les nouvelles "espèces". Dans le second cas une synonymisation abusive risque de renvoyer à des taxons prioritaires, en vertu du *Code International de Nomenclature*, mais décrits de façon extrêmement sommaire par les anciens auteurs.

Entre ces deux attitudes excessives, nous pensons qu'il y a place pour une amélioration des connaissances par des descriptions plus complètes, en signalant quelques "signes particuliers" qui ne figurent pas sur la "carte d'identité" habituelle de l'espèce. Si nous sommes le seul à avoir observé, et une seule fois, une telle caractéristique, nous en déduisons qu'il s'agissait réellement d'un aspect accidentel sans signification. Si d'autres mycologues nous disent avoir fait la même constatation, on peut considérer qu'il s'agit d'un élargissement du champ naturel de variabilité de l'espèce. Quand les particularités semblent constantes et se répètent sur des milliers d'exemplaires pendant des dizaines d'années ce serait peut-être suffisant, parfois, pour proposer une nouvelle variété, mais nos propos étant sans prétention sur le plan scientifique, nous laissons éventuellement ce soin à d'autres auteurs plus compétents...

* G. F. : 152, rue Jean Jaurès, 79000 NIORT.

Note : Nomenclature selon *Guide des champignons de France et d'Europe*, par COURTECUISSÉ et DUHEM. 1994. Ed. Delachaux & Niestlé.

Réponses

La diffusion tardive de notre bulletin précédent (pour des raisons parfaitement justifiées et portées à la connaissance de tous les sociétaires par notre dévoué Président) ne nous a pas permis de recevoir les réponses qui nous parvenaient habituellement entre l'envoi des tirés à part en fin d'année et la rédaction de cette rubrique au printemps. Seul notre ami Michel SANDRAS, dès la réception du bulletin, nous a adressé immédiatement ses réflexions :

Les couleurs de l'hygrophore perroquet

Nous avons rapporté dans notre précédente édition une observation sur les changements de couleur de l'hygrophore perroquet (*Hygrocybe psittacina*) : récolté en abondance dans un sous-bois très sombre exposé au nord, tous les exemplaires possédaient des teintes vertes magnifiques sur la cuticule, les lames et le stipe. Mais après avoir été déplacés et exposés au soleil pendant quelques heures, leurs nuances vertes étaient disparues pour faire place à une couleur ocre uniforme. Michel Sandras se souvient avoir découvert dans les environs d'Archiac (Charente-Maritime) une population d'hygrophores perroquets sans aucune trace de vert, ce qui avait d'ailleurs rendu leur détermination difficile. Par contre il lui est arrivé jadis d'observer cette espèce dans les marais, où bien qu'étant toujours exposés à la lumière les carpophores étaient entièrement verts. Ce n'est donc pas le soleil qui fait disparaître cette nuance, mais il est bon de savoir que l'*Hygrocybe psittacina*, habituellement teinté de vert, peut parfois être dépourvu de cette couleur.

Le polypore luisant "cul-de-jatte"

Michel SANDRAS a été intrigué par la photo que nous avons publiée dans notre précédent bulletin sur le "polypore luisant cul-de-jatte" (*Ganoderma lucidum* presque complètement dépourvu de stipe). Comme il le reconnaît lui-même, il est souvent très hasardeux de mettre un nom sur un champignon d'après une photo. Mais il lui est arrivé de déterminer des *Ganoderma resinaceum* astipités et pouvant être par endroits "vernissés" et brillants comme un *lucidum* classique. Sous le microscope la structure de la cuticule des deux espèces est assez semblable. Les spores de *lucidum* sont normalement un peu plus grandes, mais les deux "fourchettes" indiquées par JÜLICH (1) se recouvrent : 7-12 × 6,5-7,5 pour *lucidum* contre 9-11,5 × 4,5-7 pour *resinaceum*. Michel SANDRAS trouve *resinaceum* sur des souches pourries, presque disparues, de *Salix*, mais JÜLICH indique pour habitat "sur tronc vivant de *Quercus*"... Et le *lucidum* est également un commensal des vieux chênes... Il est donc assez difficile de se faire une opinion. Affaire à suivre...

1 - JÜLICH W. - 1989 - *Guida alla determinazione dei funghi*. Vol. 2 : Aphyllophorales, Heterobasidiomycètes, Gastromycètes. Edit. Arti Grafiche Saturnia s.a.s. Trento : 597 p.

Nouvelles questions

La girolle des noisetiers

Dans le tout premier article de cette série "Signes particuliers", en 1978, nous avons déjà évoqué (tome 9 de notre bulletin, p. 192) une forme de *Cantharellus cibarius* qui nous paraissait – et nous paraît toujours – différente du type. C'est une petite girolle, mince et peu charnue, de la même couleur que le type mais dépourvue du parfum des exemplaires classiques. L'écologie surtout nous semble différente : alors que l'on trouve des *Cantharellus cibarius* typiques, charnus et parfumés, dès le mois de mai en forêt de Chizé, sur calcaire, dans des fûtaies de chênes et hêtres (mais elle existe aussi dans des habitats différents), celle que nous évoquons ne se montre pratiquement jamais avant le 15 août, et elle fructifie alors en colonies sous les noisetiers, dans les fonds de vallons, sur les talus ou les chemins creux peu fréquentés, parfois sous les ronciers. Il nous est arrivé d'en trouver encore à Noël.

Plusieurs de nos collègues, notamment Antoine AYEL, de la Loire, et Marcel GALAND, du Maine-et-Loire, nous avaient fait part des mêmes observations. Nous avons indiqué à l'époque que la variété la plus proche, dans la littérature, aurait pu être le *Cantharellus subcibarius* Corner présenté par CETTO dans *I funghi dal vero* (tome 3, n° 1 : 142), la photo étant assez semblable, mais la description ne concordait pas et il s'agissait d'une espèce décrite à l'origine à... Bornéo !

Le mois d'août 1999 a renforcé notre conviction de l'appartenance de notre girolle des noisetiers à une forme ou variété différente du type. En effet, au moment du "festival de bolets" que nous signalons par ailleurs (voir "l'année mycologique 1999" dans ce même numéro), nous avons revu des colonies impressionnantes de cette girolle atypique dans nos stations connues de la Gâtine deux-sévrienne, sur terrain acide et sous noisetiers : il y en avait des milliers, le sol en était tout jaune, et cette fructification fantastique (que nous n'avions pas observée avec une telle abondance depuis 1987) s'est prolongée pendant plusieurs semaines. Or à la même époque, dans les forêts calcaires du sud du département où les bolets proliféraient, il n'y avait pas une seule girolle dans les secteurs où nous en récoltons habituellement en mai-juin.

Nous avons remis des diapos et exsiccatas de notre girolle des noisetiers à Guillaume EYSSARTIER, un excellent mycologue qui prépare une monographie des chanterelles. A priori il ne voit rien qui correspond à notre matériel parmi les nombreuses variétés décrites dans la littérature, et il n'avait vu jusqu'à présent qu'une seule récolte semblable, elle venait... de Jean MORNAND, donc du Maine-et-Loire où Marcel GALAND avait fait les mêmes observations que nous, dans des biotopes a priori assez semblables à ceux de notre Gâtine Deux-Sévrienne.

S'agirait-il d'une forme écologique limitée à notre région ? Les observations analogues faites par Antoine AYEL dans la Loire laisseraient déjà supposer une ampleur géographique relativement étendue. Il serait intéressant de savoir si cette forme ou variété existe également dans d'autres régions.

Nous sommes convaincu en tout cas que notre "girolle des noisetiers" possède un message génétique différent de celui du type, les différences observées depuis plus de trente ans étant tout à fait constantes et reproduites sur des milliers d'exemplaires.

Les premières réussites en matière de « culture » de *Cantharellus cibarius* auraient peut-être pu ouvrir la voie vers une vérification, par la descendance, de l'éventualité d'une espèce différente. Mais l'auteur de cette réussite, le chercheur suédois Eric DANELL (que nous avons interrogé à ce sujet en mars 1999 au congrès mondial de trufficulture à Aix-en-Provence) a obtenu quelques carpophores par voie végétative, en prélevant du tissu sur un carpophore, et non par reproduction sexuée. Il se fait fort, d'ailleurs, de "produire" des exemplaires identiques au carpophore d'origine, donc éventuellement des nôtres (nous lui en avons parlé), mais cela ne nous dirait pas s'il s'agit d'une espèce, forme ou variété...

Les deux aspects du Bolet châtain

Cet exceptionnel mois d'août de 1999 nous a permis d'observer également, en abondance, un bolet que nous connaissons bien, mais lui aussi à double visage. Dans nos bois de feuillus sur terrains acides, en Gâtine, on aurait pu récolter des centaines d'exemplaires de *Gyroporus castaneus*, le bolet châtain. Tous identiques : de petite taille, avec un pied mince, assez court, qui reste parfaitement cylindrique, même lorsqu'il devient creux avec l'âge.

Or nous récoltons chaque année en novembre sur le littoral atlantique, notamment à la sortie de Jard, des *castaneus* énormes, profondément enterrés dans le sable, à proximité de pins maritimes ou chênes verts. Ces bolets châtain de la côte ont toujours un pied énorme, caverneux ce qui ne veut pas dire seulement qu'il est creux (l'autre l'est aussi à la fin) mais qu'il possède extérieurement des cavités lui donnant une silhouette tout à fait difforme, jamais régulièrement cylindrique et mince comme sur nos exemplaires des feuillus de l'intérieur.

Aux journées mycologiques de Bellême, peu après nos récoltes du mois d'août, nous avons appris par Gilbert LANNOY, excellent bolétologue, la création récente d'un *Gyroporus ammophilus*, publié en Espagne par CASTRO et FREIRE, d'abord comme variété de *castaneus*, puis élevé au rang d'espèce. Comme son nom l'indique, ce bolet serait lié aux sables et il a été décrit d'après des récoltes de la côte atlantique de la Péninsule Ibérique, principalement au Portugal.

Les différences avec le type évoquées par les auteurs espagnols concerneraient surtout les nuances saumonées observées sur tout le carpophore (chapeau, tubes, pores et chair) pour *ammophilus*, avec une réaction brun rougeâtre à l'ammoniac sur la cuticule. Et une toxicité constante, alors que le bolet châtain a été longtemps considéré comestible sans réserve : mais nous avons déjà signalé dans ce bulletin quelques cas d'intoxications provoquées par des *castaneus*... du littoral, justement.

Il est trop tôt pour se prononcer, et une première récolte de la côte vendéenne, envoyée par René PACAUD à Guy REDEUILH, a été rapportée à *castaneus*. Il

sera intéressant, lors des prochains automnes, d'observer de plus près les bolets châtaîns du littoral : leur écologie et leur silhouette, bien différentes de ceux que nous observons sous feuillus dans les forêts de l'intérieur, nous paraissent mériter deux noms différents, même si le rang à adopter, par prudence, serait seulement celui de forme ou variété.

... et du bolet indigotier

Nous avons fait des observations du même genre pour l'autre *Gyroporus*, le bolet "indigotier" (*Gyroporus cyanescens*). On le trouve en montagne, notamment sous les hêtres, et certains auteurs comme MARCHAND le considéraient même comme exclusif du hêtre... Or nous le récoltons aussi, depuis des années, dans un habitat bien différent, sur le littoral vendéen et même jusque sur le versant mer des dunes boisées de pins, au ras de la plage.

Dans ces deux habitats si différents l'aspect macroscopique des indigotiers n'est pas moins dissemblable : ceux que nous avons vus dans les Pyrénées ou la haute Ardèche sont chétifs, ocre clair et bleuisant relativement peu. Ceux qui sont enterrés dans le sable du littoral sont plus gros, bien plus blancs et bleussent avec une intensité extraordinaire. Nous avons transmis il y a quelques années des photos de notre *Gyroporus cyanescens* du littoral à Alain ESTADES, un spécialiste des bolets, et il nous avait dit sa conviction de trouver dans nos récoltes le *Gyroporus cyanescens* var. *lacteus* de QUÉLET. Par contre les auteurs italiens CETTO d'une part, MERLO, ROSSO et TRAVERSO d'autre part, ont décrit une variété *lacteus* caractérisée par un chapeau plus blanc mais aussi par l'absence de bleuissement !

Malheureusement nous n'avons pas retrouvé personnellement le *Gyroporus cyanescens* du littoral depuis la correspondance avec Alain ESTADES, nous en avons reçu en 1999 d'énormes exemplaires récoltés près des Sables-d'Olonne par Daniel MEUNIER, de Cholet, mais nous n'avons pas pu les observer à l'état frais.

Là encore on ne peut affirmer qu'il s'agit de deux espèces, mais le *Gyroporus cyanescens* des hêtraies de montagne et celui des sables du littoral atlantique nous semblent assez différents, tant par leur écologie que par leur aspect macroscopique, pour mériter deux noms distincts, quel que soit le rang attribué au taxon.

Lorsque ces aspects divergents semblent liés à des biotopes eux aussi différents, on pourrait aussi invoquer la théorie de l'évolution : nos girolles typiques et celles des noisetiers, le bolet châtaîns des sables du littoral et celui des taillis de feuillus à l'intérieur, l'indigotier des hêtraies de l'intérieur et celui de la côte atlantique avaient peut-être des ancêtres communs, et l'adaptation progressive à leur milieu peut avoir fortement modifié leur silhouette ou leurs conditions de fructification. Mais ce sont là des spéculations dont il serait bien difficile d'apporter la preuve, pour les champignons plus encore que pour les autres êtres vivants !



Photo 1 – La girolle (*Cantharellus cibarius*) typique est charnue et dégage un suave parfum de mirabelle...

(Photo Guy FOURRÉ)



Photo 2 – La girolle que nous récoltons en Gâtine, principalement sous noisetiers, et jamais avant le mois d'août, est moins charnue que le type et inodore.

(Photo Guy FOURRÉ)